

SUCCESS STORY



«J'ai essayé quelques trucs, notamment à Paris. Mais ma place est à Bruxelles. J'ai toujours pensé qu'il y a beaucoup à faire ici dans le domaine du spectacle.»

Alain Leempoel

le meneur de jeu

Tombé dans le théâtre presque par hasard, il lui consacre sa vie d'artiste sur, et surtout derrière, les planches. La scène belge manque de productions privées, estime-t-il. Il fait le pari d'essayer d'y remédier.

C'est une forme de retour aux sources, même si celles-ci n'ont jamais totalement cessé de l'irriguer. Alain Leempoel, comédien depuis vingt-cinq ans trop souvent détourné de la scène par ses multiples autres costumes, frappe à nouveau tous les soirs les trois coups. Quinze dates à Bozar, excusez du peu, sur une cinquantaine déjà programmées* : un retour en force à l'affiche d'une pièce qui devrait cartonner, puisqu'elle est tirée du film homonyme de Patrice Leconte, *Confidences trop intimes*. Qu'elle est mise en scène par le Français Bernard Yvelin. Et qu'Alain Leempoel y marche dans les pas de Fabrice Luchini, endossant le rôle principal aux côtés de trois autres formidables comédiens belges. On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même : avec sa société Panache Diffusion, Alain Leempoel en est aussi le producteur. Le début d'une nouvelle carrière, pour celui qui affirme avoir encore «des rêves et des envies pour vingt-cinq ans» ?

«Désormais, je vis de toutes mes casquettes, je dois manger à plusieurs râteliers. Je n'ai plus le confort ni le salaire du directeur de l'Adac», sourit celui qui

fit pendant seize ans, de 1988 à 2004, les beaux soirs de la programmation théâtrale bruxelloise aux commandes de l'Association des arts et de la culture. Et qui l'a dépoussiérée, en promouvant notamment des artistes qui faisaient à l'époque des premiers pas prometteurs sur la scène parisienne, comme Muriel Robin où Valérie Lemerrier. Entre autres.

L'inertie d'un énorme paquebot

«Quand j'ai commencé, c'était encore la grande époque des Galas Karsenty. J'ai voulu offrir autre chose d'un peu plus, disons : moderne. Je suis allé voir les directeurs de théâtres français et leur ai proposé d'accueillir leurs spectacles les plus cohérents». Quelques dates à Bruxelles puis une tournée en Belgique francophone, les stars ont défilé. Giraudeau, Arditti, Belmondo, Huster, Delon... Mais aussi Béjart, Devos, le Cirque de Moscou, le Bolchoï, le Kirov... À sa grande époque, l'Adac programait 15 à 20 spectacles et jusqu'à 300 représentations par an.

«Je voyageais tout le temps, je me gavais d'Avignon. Je programmais rarement un spectacle sans l'avoir vu. Le principe n'était pas de faire du populaire rentable, mais de ne montrer que des choses irréprochables dans leur genre, susceptibles de trouver leur niche. Tous les arts de la scène étaient abordés, pas seulement le théâtre». Il y eut des hauts et des bas, des années fastes, d'autres de disette, certains ratages

retentissants. Il y eut même des productions à succès, comme le mémorable *Chez Willy*, adapté d'une pièce à sketches québécoise, qui tourna pendant sept ans pour attirer 120 000 spectateurs !

«L'Adac était devenu un label de qualité», estime Alain Leempoel. Puis il a périclité. Confronté, estime-t-il, à «l'inertie d'un paquebot énorme à gérer» alors qu'il fallait le restructurer pour pouvoir «faire face à des charges de plus en plus lourdes». Le conseil d'administration ne l'a pas suivi. Alain Leempoel a fini par lâcher. «Cela s'est très mal passé, ils ne me l'ont jamais pardonné». Rideau.

En fait, pas tout à fait : retour sur scène, en réalité. «Pendant toutes mes années passées à l'Adac, plus personne ne m'a jamais proposé un rôle». Il ne joue donc que rarement, allant jusqu'à s'imposer dans des pièces que l'Adac coproduit. Qui a oublié le triomphe d'*Art*, de Yasmina Reza, mis en scène par Adrian Brine ? Son dernier fait d'armes à la tête de l'Adac est d'avoir coproduit le *Libertin*, d'Éric-Emmanuel Schmitt, où il «s'offre» le premier rôle. Il le tiendra deux ans, après sa sortie. «Puis, plus rien. Le trou. Deux années mortes», se souvient-il. «J'ai essayé quelques trucs, notamment à Paris. Mais ma place est à Bruxelles. J'ai toujours pensé qu'il y a beaucoup à faire ici dans le domaine du spectacle.» Comme producteur indépendant. Ce à quoi il s'emploie aujourd'hui, comme il rêvait de le faire depuis vingt ans. ...

SUCCESS STORY



Alain Leempoel : « À 25 ans, j'ai eu l'impudence de refuser un contrat à l'année au National. Je ne me voyais pas, vingt ans plus tard, dans la peau d'un vieux comédien. Je voulais plus. »

... Fils et petit-fils d'éditeur – le groupe Ciné-Télé-Revue est toujours dans la famille –, le jeune Alain ne se voit pas marcher dans les traces paternelles ni poursuivre de longues études universitaires. Il végète à l'école, plus passionné par les terrains de foot que les salles de classe. Quand un prof lui met le pied à l'étrier théâtral. C'est le légendaire et regretté découvreur de talents de l'athénée d'Uccle, Jacques Kroïtor, qui initia entre autres Christian Labeau, Michel Bogen ou Marianne Basler. Alain accroche. Annonce à son père qu'il veut devenir comédien.

Une heure de droit et le reste de travers

«Aucun problème, tu feras d'abord le droit, m'a-t-il répondu. J'ai fait une heure de droit et le reste de travers, pour paraphraser Coluche». Il entre au Conservatoire, comme élève d'André Debaar, et décroche un premier prix en deux ans. Son physique de jeune premier lui offre tout de suite les beaux rôles et les plus belles rencontres, de Jacques Huysmans à Claude Étienne. On se l'arrache. «À 25 ans, j'ai eu l'impudence de refuser un contrat à l'année au National. Je ne me voyais pas, vingt ans plus tard, dans la peau d'un vieux comédien. Je voulais plus.» Comme son copain de classe Michel (Kacelenen) bogen, Alain Leempoel est de ces précurseurs qui pensent qu'il peut y avoir une alternative au théâtre subventionné. Le premier créera un théâtre (Le Public). Lui, une agence artistique dont il emprunte le nom, Cinna, à Corneille, pour monter des spectacles privés, notamment pour les entreprises. Il lance aussi le sponsoring culturel à la télé, en tandem avec Jean-Charles Dekeyser et RTL. «Je n'ai jamais demandé un subside. Et j'ai appris la gestion d'une véritable petite entreprise de spectacles culturels.» La course aux sponsors, l'équilibre financier... Peut-être est-ce parce qu'il sentait grandir un concurrent que Pierre Arti, le directeur de L'Adac de l'époque, lui a demandé de lui succéder. «L'Association des arts et de la culture et l'Agence artistique Cinna avaient les mêmes

initiales, AAC. Il était venu me demander d'y renoncer. J'ai tenu bon. Trois ans plus tard, il m'engageait pour diriger ce qui était devenu l'Adac».

Cette longue parenthèse refermée, Alain Leempoel a confié les rênes de Cinna à son épouse Valérie Leppla, qui l'a transformée en une agence de relations publiques réputée dans le domaine culturel, avant de créer une nouvelle structure, Panache Diffusion. En partenariat, au départ, avec l'auteur Éric-Emmanuel Schmitt, l'idée étant de diffuser ses pièces sans vedettes à l'affiche dans toute la francophonie. Succès mitigé. L'écrivain français a retiré ses billes, lais-

sant le champ libre à son partenaire pour monter ses propres projets. Le premier est à l'affiche. Il marque le début de la troisième carrière d'Alain Leempoel. Celle qui lui permet de cumuler tous les métiers appris depuis son premier rôle, l'Arlequin «Valet de son maître» de Goldoni, joué pour l'athénée sur la scène des Beaux-Arts. Déjà. **Philippe Berkenbaum**

* CONFIDENCES TROP INTIMES, DU 18 FÉVRIER AU 3 MARS AU BOZAR PUIS EN TOURNÉE EN WALLONIE. INFOS ET RÉSERVATIONS : TÉL. 02 507 82 00, WWW.BOZAR.BE

Si c'était à refaire

Mon meilleur souvenir La première fois, quand Claude Étienne, le fondateur du Rideau de Bruxelles, est venu me chercher à la sortie du théâtre pour me proposer le rôle de Colin dans l'Écume des jours de Boris Vian. Je n'étais même pas dans sa classe au Conservatoire... Tout a été harmonieux. On l'a jouée plus de cent fois. J'avais 20 ans et je tenais chaque fois en haleine un public de jeunes.

Mon moins bon souvenir J'ai une terrifiante capacité à évacuer les choses négatives. Ce qui me fait le plus mal, c'est quand quelque chose me fait honte, quand j'embarque les gens dans une galère. Ça m'est arrivé avec la pièce Madame Marguerite, mise en scène par un Brésilien avec Bernadette Laffont reprenant le rôle triomphal d'Annie Girardot. Je l'avais programmée sans la voir. Ce fut une catastrophe. La seule fois de ma vie où j'ai remboursé les spectateurs à l'issue des représentations que je n'ai pas pu annuler.

Ma rencontre décisive C'est sans hésiter Jacques Kroïtor, le prof de français qui m'a choisi à 15 ans pour jouer dans la pièce de l'école. L'année suivante, il me confiait le premier rôle dans une pièce de Goldoni. Je suis allé la voir à Paris avec mon père et lui ai dit : «Vous êtes fou ! Jamais je ne pourrai jouer ça ! » Je l'ai fait et ce fut l'étincelle. Je n'ai jamais été aussi fier que lorsqu'il est venu me voir jouer dans l'Écume des jours. Des années plus tôt, il m'avait dit : «Tu ne seras jamais comédien parce que tu n'es pas prêt à manger de la vache enragée». Je lui ai prouvé le contraire.

Mon choix décisif Celui d'avoir fait le Conservatoire, sans doute. Mais par-dessus tout, celui d'avoir choisi ma femme.

Mon tuyau aux jeunes débutants Les langues, les langues et encore les langues. C'est la clé de l'ouverture d'esprit et aux autres cultures. Mon grand regret est de ne pas parler convenablement l'anglais.